Document generated on 07/06/2025 7:33 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Les tournesols

Diane Poirier

Number 57, Spring 1999

URI: https://id.erudit.org/iderudit/4441ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Poirier, D. (1999). Les tournesols. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (57), 33–38.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Les tournesols

Diane Poirier

> C'est dans le banc de neige du blanc des yeux de l'enfance que nous allons nous cacher pour tromper la mort…
>
> JEAN CHARLEBOIS

> Je t'apporte l'enfant d'une nuit d'Indumée.
>
> STÉPHANE MALLARMÉ

Mon enfance fut remplie de couleurs, de rires et de tout ce qui permet à un enfant de se fabriquer des rêves et des souvenirs.

Toute sa vie, ma mère partagea mon engouement pour la couleur. Toute ma vie, je souhaitai que ce partage s'étendît aussi à mon père.

Ce fut le sang qui, le premier, amena la couleur dans mon monde. Tout petit, je m'écorchai vif le doigt sur un tesson que j'avais pris pour un galet translucide. J'épanchai le sang de ma blessure sur la manche de ma chemise blanche. En enlevant le doigt du tissu, je fus étonné de voir un cercle rouge, presque parfait, à peine plus grand que le bout de mon doigt. Puis je promenai ma plaie soigneusement sur tout mon avant-bras jusqu'à ce que le cercle carmin devînt tout petit. Je réalisai ainsi ma première nature morte : une grappe de raisins rouge flamboyant, que je m'empressai d'aller montrer à ma mère. En exhibant mes fruits, je sentis les larmes me chauffer le coin des yeux : durant le trajet, le glomérule écarlate était passé au brun. Ma belle grappe juteuse ne portait plus que des fruits séchés. Ma mère comprit tout de suite. Elle m'enleva ma chemise, considéra mon œuvre avec un sourire apaisant et murmura qu'on ne

laverait plus jamais ce vêtement. Ainsi entra le rouge dans ma vie.

Ma rencontre avec le bleu et le jaune fut beaucoup plus brutale. Elle m'arriva en plein visage par la colère de mon père. J'eus à peine le temps d'entrevoir ses phalanges crispées. Le coup me ferma l'œil pendant dix jours. C'était la première fois que mon père me frappait. Ce fut aussi la dernière.

Ma mère accueillit ma détresse sur son épaule et me laissa pleurer. Longtemps, sans mot dire. Elle savait le halo irisé et momentané que me procurerait ce sanglot. Puis, main dans la main, nous avons marché dans les prés, visages au soleil, afin que je savoure pleinement le spectre éphémère de ma peine.

Le lendemain, elle m'offrit un jeu de couleurs, avec plus de choix encore que n'avait laissé entrevoir l'arc-en-ciel.

En observant attentivement la progression coagulante de ma contusion, j'exécutai ma première série de tableaux, *Oculus*, que je peignis dans les couleurs les plus pures possible. Je pris ensuite un soin particulier à les disposer bien en vue un peu partout dans la maison afin que le paternel sentît bien l'œil fauve que je lui réservais désormais.

Lorsque l'ecchymose tourna pour de bon du bleu au jaune, ma mère me ramena aux champs, beaucoup plus loin qu'à l'habitude. Elle avait dans l'œil un éclat que je lui connaissais, et son silence me confirma l'importance du moment qui allait suivre.

Ma mère n'était pas une érudite, mais elle avait la passion des livres et la sensibilité des mots. Par-dessus tout, c'était une femme intelligente dont l'imagination transformait la routine quotidienne. Et elle avait la chance de m'avoir, moi, parfaitement enchâssé dans ce petit monde parallèle qui nous fusionnait : j'étais doué dans l'art de rêver, et l'instruction des livres était la seule qui m'intéressait.

Je pris donc vite plaisir à dire « céruse » au lieu de « blanc », « vermillon » ou « amarante » au lieu de « rouge », « smalt » ou « indigo » à la place de « bleu ». Cela scellait dans une douce poésie de mots la complicité qu'il y avait entre nous.

Nous nous retrouvâmes donc tout en haut d'une butte que je n'avais jamais gravie. Là, à perte d'horizon, se dressait un champ de tournesols. Grands — ils devaient bien faire la même taille que moi —, fiers et droits, ils regardaient à l'unisson dans ma direction. Je remarquai tout de suite leur arcade safran et leur iris marron. Je les regardai, droit dans les yeux, et l'espace d'un instant j'eus l'impression d'être des leurs.

Ma mère me confia alors le grand secret des tournesols. Elle m'expliqua que, sous ces fleurs ocre, circulait une substance bleu-violet qui pouvait virer au rouge sous l'action des acides et au bleu sous celle des bases. Le pourtour jauni de mon œil, qui lui aussi avait connu ces bouleversements chromatiques, prit soudain une autre dimension. Puis ma mère sortit de son sac de petites languettes de papier jaunâtre, des papiers de tournesol, que je m'amusai à faire changer de couleur avec tous les liquides que je pus trouver. Je faisais une grande cérémonie de chacune des procédures. Je montais tout un scénario autour d'une goutte recueillie sur un bout de doigt piqué à l'épingle. Puis je la portais, triomphant comme s'il s'était agi de la dernière goutte de mon sang, sur le bout du papier qui changeait de couleur. Les gouttelettes de rosée, de salive ou de sueur devenaient prétextes à mille et une histoires, plus extravagantes les unes que les autres, avant de trouver leur épilogue sur une languette. Comme toujours, ma mère savourait mes excentricités et mes débordements, et parfois même son rire me prenait de court tant elle anticipait mes folies.

Je courus ensuite à perte d'haleine dans ce champ de têtes dorées auxquelles je me confondais. Ma mère m'invita au retour en m'appelant son petit tournesol. Pour elle, pour ce que sa voix portait en m'enveloppant de ce sobriquet, j'aurais souhaité la permanence de cette tache sur mon visage. Comme j'aurais aimé, à mon tour, la quérir en la nommant d'un nom de fleur.

Avant de rentrer, je voulus couper un tournesol pour le rapporter à la maison. Je fus surpris en constatant la solidité et la force de la tige qui portait la fleur. Je pensai alors que si j'étais

un tournesol, ma mère, elle, était la tige qui m'aidait à me tourner vers le soleil. Et il naquit en moi, ce jour-là, la capacité à voir le beau en toutes choses.

Le temps se chargea de redonner à mon œil une apparence triviale. J'avais terminé la série *Oculus* depuis quelques semaines, et je peignais maintenant, au grand soulagement de mon père, des fleurs et des arbres. Mes fleurs, surtout les rouges, me procuraient une satisfaction extraordinaire. Elles m'apportaient la joie de modèles vivants et différents, mais aussi le bonheur de pouvoir exalter la couleur et simplifier la forme. Quand les fleurs vivantes ne me suffirent plus, j'eus recours aux livres. La maison en était pleine et ma mère nourrissait avec enthousiasme ce besoin de nouveauté.

Un après-midi, mon père voulut m'aider en prenant pour moi un livre sur un rayon trop élevé. En se retournant, la pointe de son coude rencontra brutalement l'arête de mon nez. Le coup, accidentel, ne fut pas trop douloureux, mais il me fit monter l'eau aux yeux et descendre le sang aux narines. Mon père ne s'excusa pas — il ne s'excusait jamais — et je disparus dans ma chambre.

La sensation visqueuse que j'éprouvai en portant la main à mon nez me rappela vaguement celle de la gouache, celle qu'on utilise directement avec les doigts sur un papier bien lisse. La proximité de la fenêtre me dicta la seule chose à faire. Je dessinai, sur sa pleine grandeur, un bois d'arbres défoliés. Je connaissais la non-permanence de ce pigment qui tournerait au brun en séchant. Je n'avais pas oublié la grappe.

Je pensai en souriant à la tête que ferait mon père en voyant cela. Je savais le trouble qu'il éprouverait et la peur qu'il aurait de voir toutes les fenêtres se garnir de forêts figées à même mon flot nasal. Pour la première fois, je peignis non plus la chose mais l'effet qu'elle produit.

Avant de quitter la pièce, je pris soin d'enfouir dans ma narine le plus gros morceau de coton que je pus trouver. Je sortis donc de la chambre le nez farci d'un mouchoir qui pendouillait

comme une trompe. J'espérais le rire de ma mère. Et lorsque ce fut mon père qui s'esclaffa en me glissant une main le long de la nuque — une main qui aurait pu être celle de ma mère —, je lui pardonnai bien plus qu'un simple coup de coude maladroit. Subitement, je n'eus plus envie qu'il vît mes arbres ni qu'il ressentît le malaise que je lui destinais. Quand il entra dans la chambre, je mis, en signe de trêve, ma main encore tachée dans la sienne.

Je grandis ainsi, presque parfaitement heureux dans ce monde de couleurs et de livres, de complicité grandissante et de clins d'œil naissants.

Il y avait, sous les combles de notre maison, un espace où mes parents remisaient les vieilleries et les outils saisonniers. L'endroit était plutôt difficile d'accès. Nous ne pouvions y pénétrer que de l'extérieur au moyen d'une échelle. Il fallait ensuite tirer de massifs volets et, finalement, enjamber le rebord d'une immense fenêtre. Jusqu'alors, ma mère ne m'en avait jamais consenti l'accès, prétextant ma trop petite taille et le danger de l'ascension. Mais cet après-midi-là, juste avant la tombée du jour, quand l'heure se fait propice aux secrets et aux horizons pourpres, ce fut elle qui m'y attira. Une fois la fenêtre franchie, ma mère me regarda, d'un regard nouveau, et me donna la clé de ce qu'elle appela mon trousseau. C'était un vieux coffre en bois aux poignées de cuir élimées. Un peu hésitant, je l'ouvris. J'y retrouvai une vieille chemise blanche avec une manche imprimée de fruits, un tournesol tout séché glissé entre les pages d'un atlas, des livres de tout acabit, des dessins, toutes mes peintures sauf celles de ma série *Oculus* qui étaient toujours suspendues dans la maison. Ce coffre était rempli de nous.

Lorsque ma douce referma la malle, je ne compris pas tout de suite ce que nous scellions. Et ce fut cette larme pâle aux reflets irisés qui roulait sur sa joue qui m'entraîna au delà de l'enfance.

Ma mère voulut tirer le coffre jusqu'à la fenêtre. La lanière de cuir desséché céda. Elle perdit pied, recula dans une course

saccadée et bascula dans l'ouverture. J'entendis un cri puis un bruit sourd. Je dévalai l'échelle en courant pour aller la retrouver dehors. Elle gisait dans l'herbe, coiffée d'une auréole sanguine. On aurait dit une pivoine. Comme j'aurais aimé que mes larmes extirpent toute la couleur de mes yeux afin que la pivoine devienne un cœur de tournesol. Je courus chercher mon père avant que la fleur ne flétrisse autour de son visage.

Ce soir-là, je ne sus plus si j'aimais ou détestais cette couleur criante qui emportait lentement ma mère. Et lorsque, avec le jour, elle mourut, la couleur ne se tut pas. Elle progressa au fond du blanc de mon œil.

Le lendemain, mon père mit en terre sa femme, ma mère. Je me surpris à penser que ce que la mort nous laisse de plus persistant sont les souvenirs. Je m'approchai de lui. Je n'osai pas l'étreindre. Je lui glissai ma main le long de la nuque en pensant combien je l'aimais à ce moment-là, mais aussi combien j'avais pu le détester au cours de ma vie, conscient du legs que j'étais en train de me constituer. Et je retournai dans notre maison décrocher une série de vieilles toiles aux coins racornis.